

Noirs Bouquets

Lucie Méliès et Françoise Béal

Noirs Bouquets

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Tant et si bien...



MON BOUQUET A UNE ALLURE BIEN NOIRE

D'ombres bien fatiguées par le crépuscule d'un soir,
J'enfonçais ma main,
Jusqu'à l'ultime tremblement,
De ce vase ébréché,
Relique d'un ancien cadeau,
Pétri par de jeunes mains,
J'aurais pu en changer l'eau,
Me contenter d'une renaissance, d'un renouveau,
De ces fleurs passées, fanées.
Qui étiez-vous, avant d'être ainsi,
Epouvantail végétal
Où s'est évanoui,
L'océan de prairies et de rochers,
De votre propre histoire d'une pleine liberté,
Où le vent agitait vos pétales d'une eau vive, belle et forte,
D'un cerf-volant, peut-être, dans l'éternité silencieuse.

Passé, présent, je vous contemple,
Ma main parcourant le parchemin effrité de ce qui a été.
Murmure des miettes qui choient,

Souffle brisé, je vous attendais.

LE BLEUET

Pierres chaudes, embaumées par une nuit d'été,
La saccade du vent a poli les paillettes minérales,
D'une main caressante, la douceur de galet,
Inconnue, étrangère à cette montagne.
Aucune autre trace visible dans ce paysage abrupt,
Coupé au couteau, taillé à même les veines de la Terre,
Qui, doucement, se tait, dans sa plainte infinie.

Rocailles, montagnes arides, pelées d'une herbe rase,
Roussie par la sécheresse d'une chaleur déferlante ;
Eternité d'une aube qui ne cesse de s'étirer.

J'ai gravi cette terre, mêlé ma sueur aux larmes de pierres,
Epuisée, sentant mes jambes se dérober,
Assise, je contemplais cette immensité qui m'engloutissait.
Mon doigt grattait machinalement le sable poussiéreux,
Sous mon ongle, de minces filaments, pas de cette herbe sommaire,
Mais une racine, vivace, en linéament ravagé,
Accoudé au balcon de ces montagnes,

J'avais oublié un simple bleuet, mince, fin,
En pleurs graves, solitaire de moissons chimériques,
Perdu, noyé dans cette aube royale,
Il apportait, paisiblement, une tâche colorée,
D'un bleu violent, véhément,
En colère florale, de son espèce parsemée,
Jugeant sa propre fin, en silence, venant d'une étrangère
Qui, lui, sucre d'orge dans cette mer de pierres,
Venait de le terrasser.





LE COQUELICOT

Rassure-toi, ce n'est pas grave.

Voile glacé d'une nuit endormie de la campagne meuglante,
Là-bas, dans les prés, on s'est tu,
De tout bruit inutile, qui ne saurait briser l'aveu sacré du repos.
Les chiens mêmes semblent renoncer à aboyer.
Les hommes ont déserté les sentes arpentées à longueur de journée.

Rien, juste le silence ondoyant dans les miettes du monde qui succombe.
Pourtant, à bien tendre l'oreille, saisir le murmure d'une plainte secrète,
Aux pieds, foulée, ravagée, la terre a blêmi,
Disparate dans ses écailles brunes.

Sous le vol de cigognes égarées en ce pays,
Des mains sont venues et ont, par poignées, retiré l'herbe et les fleurs.

Sauvage et sombre besogne, d'une volonté de clarté.
Revoir à tout prix la terre, les fleurs ont chu.

La vérité n'est pas grave, ferait sourire même un enfant.
Frêle indignation d'un coquelicot qui gît,
Maigre chaloupe, berceau alourdi de grelots de sang.

La partie est terminée
En ricochets de sucs laiteux.



